

[Le premier prêche du père Paneloux]

Depuis la veille, le ciel s'était assombri, la pluie tombait à verse. Ceux qui se tenaient dehors avaient ouvert leurs parapluies. Une odeur d'encens et d'étoffes mouillées flottait dans la cathédrale quand le père Paneloux monta en chaire.

Il était de taille moyenne, mais trapu. Quand il s'appuya sur le rebord de la chaire, serrant
5 le bois entre ses grosses mains, on ne vit de lui qu'une forme épaisse et noire surmontée des deux taches de ses joues, rubicondes sous les lunettes d'acier. Il avait une voix forte, passionnée, qui portait loin, et lorsqu'il attaqua l'assistance d'une seule phrase véhémement et martelée : « Mes frères, vous êtes dans le malheur, mes frères, vous l'avez mérité », un remous parcourut l'assistance jusqu'au parvis.

10 Logiquement, ce qui suivit ne semblait pas se raccorder à cet exorde pathétique. Ce fut la suite du discours qui fit seulement comprendre à nos concitoyens que, par un procédé oratoire habile, le père avait donné en une seule fois, comme on assène un coup, le thème de son prêche entier. Paneloux, tout de suite après cette phrase, en effet, cita le texte de l'Exode relatif à la peste en Egypte et dit : « La première fois que ce fléau apparaît dans l'histoire, c'est pour frapper les
15 ennemis de Dieu. Pharaon s'oppose aux desseins éternels et la peste le fait alors tomber à genoux. Depuis le début de toute l'histoire, le fléau de Dieu met à ses pieds les orgueilleux et les aveugles. Méditez cela et tombez à genoux. »

La pluie redoublait au dehors et cette dernière phrase, prononcée au milieu d'un silence absolu, rendu plus profond encore par le crépitement de l'averse sur les vitraux, retentit avec un tel
20 accent que quelques auditeurs, après une seconde d'hésitation, se laissèrent glisser de leur chaise sur le prie-Dieu. D'autres crurent qu'il fallait suivre leur exemple si bien que de proche en proche, sans un autre bruit que le craquement de quelques chaises, tout l'auditoire se trouva bientôt à genoux. Paneloux se redressa alors, respira profondément, et reprit sur un ton de plus en plus

CAMUS – *LA PESTE* – 1947

accentué : « Si, aujourd'hui, la peste vous regarde, c'est que le moment de réfléchir est venu. Les
25 justes ne peuvent craindre cela, mais les méchants ont raison de trembler. Dans l'immense grange
de l'univers, le fléau implacable battra le blé humain jusqu'à ce que la paille soit séparée du grain. Il
y aura plus de paille que de grain, plus d'appelés que d'élus, et ce malheur n'a pas été voulu par
Dieu. Trop longtemps, ce monde a composé avec le mal, trop longtemps, il s'est reposé sur la
miséricorde divine. Il suffisait du repentir, tout était permis. Et pour le repentir, chacun se sentait
30 fort. Le moment venu, on l'éprouverait assurément. D'ici là, le plus facile était de se laisser aller, la
miséricorde divine ferait le reste. Eh bien, cela ne pouvait durer. Dieu qui, pendant si longtemps, a
penché sur les hommes de cette ville son visage de pitié, lassé d'attendre, déçu dans son éternel
espoir, vient de détourner son regard. Privés de la lumière de Dieu, nous voici pour longtemps dans
les ténèbres de la peste ! »